

Lost in translation

Lost in translation

de Sofia Coppola

Fiche technique

USA- 2003 - 1h42

Réalisation & scénario:

Sofia Coppola

Image :

Lance Acord

Montage :

Sarah Flack

Musique :

Kevins Shields

Brian Reitzell

Interprètes :

Bill Muray

(Bob Harris)

Scarlett Johansson

(Charlotte)

Giovanni Ribisi

(John)

Anna Faris

(Kelly)



Résumé

Park Hyatt. Tokyo. Bob Harris, star de cinéma américaine dont la carrière prend un peu l'eau, accepte de passer une semaine au Japon pour noyer sa crise de la cinquantaine dans une pub de whiskey surpayée.

Dans une autre chambre, Charlotte, surdiplomée, s'ennuie en attendant son mari photographe de stars. Celui-ci semble davantage captivé par ses modèles que par sa jeune femme.

Les deux se sentent seuls, délaissés, paumés. Au bar de l'hôtel, la relation, étrange, peut commencer.

Critique

" - Je fuis ma femme, j'oublie l'anniversaire de mon fils, je palpe deux millions de dollars pour une pub de whiskey au lieu de jouer au théâtre."

extrait du film

Un homme, une femme. Un regard, un hôtel. On croit connaître la chanson. Et voilà que Sofia Coppola nous la chante à sa façon, limpide, unique. A-t-elle lu Baudelaire ? On le jurerait tant les vers d'A une passante résonnent dans ses images mélancoliques, bercées d'un rock chaud et planant : « O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais... » La passante,

L E F R A N C E

c'est Charlotte, jeune mariée au visage bouffi de sommeil. Celui qui la re-garde, c'est Bob, acteur du double de son âge, les traits figés dans une moue de perplexité caoutchouteuse. (...) Le film aurait pu se passer sur une plage des Seychelles ou sur une gondole vénitienne. Nous nous serions satisfaits de n'importe quel cliché, tant Sofia Coppola est apte à tout régénérer. Elle a la bonne idée de parachuter ses personnages au Japon et de n'en tirer aucun dépaysement romantique. Rêche et brutal, l'exotisme nippon n'incite pas à la bagatelle. Charlotte et Bob sont même chassés d'un restaurant à coups de mitraillette virtuelle... Les feux rouges font tchip-tchip, les trains entrent en gare sur fond de musique criarde, les luminaires des gratte-ciel remettent tout oeil vague dans le droit chemin. D'inutiles messages sonores et visuels fusent de toutes parts, accaparant leurs pensées. Tout est fait pour qu'ils ne puissent pas rentrer en eux-mêmes, dans ce pays de surpassement technologique. Et pourtant, l'effet inverse se produit. Leur corps devient une coquille dans laquelle ils se réfugient pour se mettre à l'abri. Et la sérénité finit par affleurer, du tréfonds de leur être.

Sofia Coppola capte aussi la douleur fugace mais intense de l'étranger privé de ses repères. Perdus dans un monde dont ils ne comprennent ni la langue ni les codes, ses deux héros ont mis leur intellect en veilleuse. Ils sont dans le vertige de l'instant, dans la perception immédiate et directe du présent. Se trouver immensément grand dans l'ascenseur, se laver sous une pomme de douche réglée à la mauvaise hauteur. Autant de sensations primaires et implacables qui vous plongent dans une terrible angoisse existentielle : qui suis-je sur cette terre où rien n'est fait pour moi ? (...) La fusion opère d'autant mieux que les deux êtres sont farouches et réservés. Parfois presque boudeurs et dédaigneux. Souvent drôles et flegmatiques, amusés par l'absurdité de leur

destin. Interprétés par deux acteurs au jeu translucide et pénétrant (Scarlett Johansson, la petite pianiste de **The Barber**, des frères Coen, d'une douceur olympienne, et Bill Murray, le dindon d'**Un jour sans fin**, délicatement désorienté), ils semblent éterniser le calme avant la tempête. Tout se joue à l'intérieur. Ils couvent quelque chose de fragile et d'indéfinissable dont l'éclosion n'apparaîtra pas à l'écran. Non pas que Sofia Coppola cherche à jouer sur la frustration. Elle suit simplement la maturation éphémère et innocente de quelque chose d'impalpable : l'évolution des êtres. Son film montre que les grands moments de la vie ne sont pas forcément les plus spectaculaires, que les changements d'aiguillage n'interviennent pas forcément aux grands carrefours fléchés. Bob et Charlotte s'aiment-ils, s'aimantent-ils ou s'épaulent-ils simplement ? « Un éclair... puis la nuit ! Fugitive beauté / dont le regard m'a fait soudain renaître / Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ? / Ailleurs, bien loin d'ici, trop tard ! Jamais, peut-être... » Sofia Coppola nous laisse le soin de résoudre l'énigme baudelairienne tout seuls, face à nous-mêmes, longtemps après la mystérieuse image de fin. Avec une certitude très nette : ce film-là, radieux, retenu et remuant marque une date dans l'histoire personnelle de celui qui l'a vu.

Marine Landrot

Télérama n° 2817 - 10 janvier 2004

(...)Ce "Perdu à la traduction", dont l'étrangeté est comme redoublée pour le public français en raison de son absence de traduction, place d'emblée l'attente du spectateur sous le signe de l'incomplétude et de l'aléatoire. Et c'est très exactement de cela qu'il s'agit dans le film. Soit la rencontre de deux citoyens américains - un quinquagénaire désabusé et une jeune mariée mélancolique [Charlotte]- loin de leur base respective,

dans le no man's land luxueux et feutré d'un grand hôtel international de Tokyo. Bob (Bill Murray), acteur sur le déclin, passe quelques jours dans la capitale nipponne afin de tourner une publicité pour une marque de whisky japonais. Il se prête sans mauvaise grâce, mais avec une lassitude flagrante, aux devoirs qui lui incombent, comme par exemple faire semblant de comprendre ce qu'exige de lui un réalisateur japonais survolté dont les consignes, aussi précises qu'interminables, sont rendues inintelligibles par l'interprète impavide qui les réduit à une peau de chagrin.(...) La mise en scène de Sofia Coppola, tapissage sensoriel de lumière tamisée, de musique planante et de calfeutrage nocturne, restitue opportunément ce déphasage spatio-temporel des personnages qui les pousse irrésistiblement, entre attraction amoureuse et affinité amicale, à trouver en l'autre une planche de salut existentiel. A cet égard, Tokyo constitue moins une réalité destinée à égarer ou à éclairer les protagonistes (le fameux choc des cultures...) qu'une sorte de plate-forme du transit international qui les enferme, au contraire, dans une insidieuse familiarité avec leur propre univers. Soit un monde de plus en plus indifférencié, en proie à l'arasement des cultures, à l'éroussement high-tech de la sensibilité, à l'annihilation par le marketing planétaire de toute rencontre un tant soit peu incarnée.

En dépit du fossé de la langue qui les isole de la société environnante, Bob et Charlotte se retrouvent à Tokyo comme à la maison, en mal de cette aspérité proprement humaine qui est le grain de sable de la grande normalisation mercantile des désirs. Malgré les apparences, rien n'aura donc été perdu à la traduction, puisque dans ce monde-ci, ou tout au moins dans cette partie du monde qui passe par New York et Tokyo, rien ne se perd mais tout se vend, rien ne se donne mais tout s'achète. Le plan qui le suggère avec le plus de

netteté est celui où Bob voit soudain son image s'inscrire sur une affiche géante d'une avenue de Tokyo. C'est la nature très particulière de ce vertige, en vertu duquel l'homme devient à lui-même et en plus grand que nature sa propre marchandise, qui confère à la relation entre les deux protagonistes de ce film - hasardeuse, ténue et inexorablement vouée à la perte - sa valeur émotionnelle.

Sans doute Sofia Coppola - depuis **Brève rencontre** de David Lean (1945) jusqu'à **In the Mood for Love** de Wong Kar-wai (2000) - n'est-elle pas la première à tirer d'un amour impossible matière à aussi aléatoire poésie. Mais la drôlerie et l'élégance de sa mise en scène, cette touche singulière qui lui permet de suggérer un maximum de choses en un minimum de mots, sa prédilection pour un pastel esthétique qui relèverait de l'effet de mode si elle n'ouvrait sur un abîme de désarroi, tout cela fait de Sofia Coppola bien plus qu'une fille à papa - ce qui ne serait en l'occurrence pas si mal -, mais une cinéaste à part entière, c'est-à-dire quelqu'un qui sait faire corps avec son temps.

Jacques Mandelbaum
Le Monde 06/01/04

(...) **Lost in Translation** est sorti à la mi-septembre aux Etats-Unis et a rapporté 30 millions de dollars, alors qu'il n'en a coûté que 4. "C'est difficile de garder le contrôle artistique sur un film à gros budget, remarque Sofia Coppola ; si vous n'obtenez pas le droit au montage final -le final cut-, il est difficile d'imposer un point de vue original." Remarques frappées au coin du bon sens, mais pleines de résonances dans la bouche de la fille de Francis Ford Coppola, qui a vu ce dernier mener une bataille sans fin, jamais tout à fait gagnée et souvent perdue, contre les

financiers d'Hollywood.

Elle dit : "Nous avons le contrôle sur le montage final, puisque nous avons réuni nous-mêmes le financement auprès de financiers étrangers." Ce "nous" n'est pas de majesté, il désigne cette multinationale branchée et informelle qui s'est constituée autour de Sofia Coppola. On y trouve son père, bien sûr, et certains collaborateurs de ce dernier comme Fred Roos, mais aussi le producteur Ross Katz, tous trois crédités au générique de **Lost in Translation**. (...) Sofia Coppola écrit ses films au mépris des réalités de l'économie hollywoodienne. Elle avait adapté **Virgin Suicides** du roman de Jeffrey Eugenides sans se soucier d'en acheter les droits cinématographiques, tout comme elle a écrit **Lost in Translation** pour l'acteur Bill Murray, mais à l'insu de ce dernier. (...) Toujours au mépris des habitudes hollywoodiennes, Sofia Coppola est partie tourner à Tokyo (...). A côté de cet amour de la ville, elle laisse transparaître un sens de l'ironie assez développé dans les séquences qui montrent le tournage du film publicitaire, inspiré de ceux que viennent réaliser au Japon les vedettes occidentales en mal d'argent (on en trouvera une anthologie édifiante sur le site japander.com). "Je ne sais pas pourquoi ces publicités sont faites, tout le monde s'en moque, à commencer par les Japonais."

Les extérieurs du film ont été tournés à la sauvette dans les rues de Tokyo. "Heureusement, il est très grossier de dévisager les gens au Japon ; du coup, personne ne regardait la caméra et tous les passants devenaient des figurants." Certaines scènes ont été improvisées : "Le petit monsieur à l'hôpital, au début, je voulais juste l'avoir dans le champ, et puis je lui ai demandé de parler, et c'est devenu toute une scène."

Cette souplesse, ce talent qui lui permet d'extraire de la substance de petits riens se retrouvent entiers à l'écran, encore magnifiés par la justesse de son regard. Sofia Coppola a prouvé qu'elle était

cinéaste de plein droit, dans un pays qui n'a jamais fait la part belle aux réalisatrices.

Thomas Sotinel
Le monde /Aden 7 janvier 2004

(...) Entre reconnaissance absolue et perte de tous les repères, le film chaloupe, accroché à son antihéros de quinquagénaire défait. Tout le début de **Lost...** est une suite de gags où le corps de grand échafaudage lessivé de Bill Murray est livré aux affres de l'incompréhension. Par-delà l'infranchissable faille linguistique, le non-comprendo est général et d'autant plus amusant qu'il est surjoué par Harris, archétype du grincheux de service fermement décidé à profiter de ce trip au pays de l'exquise urbanité pour rompre les derniers liens avec la communauté humaine.

(...) On a pu dire ici et là que le film transportait dans sa valise un peu trop de gags fonctionnant à la xénophobie antijaponaise. Certes, **Lost...** repose en partie sur la coexistence burlesque entre la nonchalance de l'Américain Murray et l'empressement des Japonais, et plutôt aux dépens de ces derniers. Mais on peut aussi bien analyser le film autrement : comment réagit un représentant de la culture dominatrice américaine, porte-drapeau vivant de deux emblèmes yankees (whisky et cinéma) plongé à l'état de minorité dans un environnement civilisationnel fort comme peut l'être le Japon, culture autarcique et de haut lignage s'il en est ? Shiva Naipaul (frère précocement décédé du prix Nobel V.S. Naipaul) écrivait dans son **Voyage inachevé** que «tout voyage est un processus d'autoanéantissement». **Lost in Translation** explicite cette idée à sa manière glamour, avec un art du cliché touristique assumé (voire fétichisé : le quartier de Shibuya la nuit avec ses façades vidéo, le karaoké, l'altérité culinaire radicale...). Plus le film avance, nouant soudain une idylle platonique avec une autre jet-laggée, Charlotte

(Scarlett Johansson), plus Harris, rouleur de mécaniques blasé, rejoint à son tour les espaces flottants de la ville futuriste, crooner murmurant, individu anonyme dans la jungle des parapluies à l'heure des ondées tropicales.

(...) Sofia Coppola n'a pas son pareil pour fixer en un plan ces épiphanies rares qui ne relèvent ni d'un sens du récit (ici plus que lâche) ni d'une particulière virtuosité. Simplement, la légèreté de la forme finit par manifester une profondeur de fond, l'étude en mode mineur d'un certain état de l'individu moderne déchiré entre les souffrances de l'ubiquité et les ravissements de la solitude ultime.

Didier Péron
Libération 7 janvier 2004

(...) Avec **Lost in translation**, la jeune cinéaste se détourne de cet unique point de vue et filme des adultes. Pas question pour autant de faire un film sérieux -Sofia Coppola se moque du sérieux : chez elle, images et pensées se partagent entre gravité et légèreté, surface et profondeur, mélancolie et désir. Il n'y est question que de sonder une image, d'en mesurer la durée de vie, d'en caresser le grain. Le cinéma soyeux de Sofia Coppola n'est préoccupé que des icônes qu'il enfante. C'est un cinéma maternel, protecteur et inquiet -la vérité de ses images se révèle à mesure qu'on les caresse. (...)

Jean-Philippe Tessé
www.chronicart.com

La réalisatrice

Après l'éblouissement de **Virgin Suicides**, la fille de Francis Ford confirme son talent de cinéaste avec **Lost in translation**, comédie romantique d'une étonnante maturité. Et impose à Hollywood, en même temps que son prénom, la singularité de son regard de femme.(...) La jeune fille secrète a grandi en public. Trois semaines après sa naissance, en 1971, elle faisait sa première apparition à l'écran dans la scène de baptême du **Parrain**. (...) A 12 ans, elle joue quand même sous la direction de son père, dans **Outsiders** puis dans **Rusty James**. Elle en a à peine 18 quand il la convoque en Italie pour lui confier d'autorité un des rôles principaux du **Parrain 3**, pour remplacer au pied levé Wynona Rider. Elle a oublié ses crises de larmes sur le plateau et les accès de colère du paternel («Il était plus dur avec nous parce que, chez nous, on ne prend pas la famille à la légère», a-t-elle dit un jour à l'un des biographes de Francis Ford Coppola). Ce qu'elle garde en mémoire, c'est la cruauté des critiques (exemple : «Son absence de grâce n'est pas loin de gâcher le film»). «J'avais trouvé l'expérience excitante, dit-elle. Je me voyais bien dans ce personnage, fille un peu bizarre d'un homme très puissant. Mais ça ne m'intéressait pas le moins du monde de devenir actrice.» (...) Comme plus tard ses héroïnes, elle est alors un peu «désemparée» à l'idée de vivre sa vie. La critique ne va pas l'épargner davantage, quand elle cosigne avec son père, en 1989, un sketch de **New York Stories**, l'histoire d'une petite fille riche qui vit dans un palace, se rend à l'école en taxi, porte des toques de marin signées Chanel. (...) Par cette manière de tout survoler et de ne rien oublier, d'être partout et nulle part, curieuse et détachée, volontaire et frivole, hypersensible et sardonique, Sofia Coppola a trouvé sa «voix» dès qu'elle est passée à la mise en scène.(...) Sofia est au coeur de ce

que son père appelait de ses voeux : une communauté d'artistes qui s'investit tous azimuts, passant en un clin d'oeil de la mode au graphisme, de la musique au cinéma - «la mafia créative Coppola», selon le New York Times. Sont-ils trop riches, trop beaux, trop cool, irrésistiblement désespérés ? Sont-ils novateurs et anticonformistes ? (...) Autant de questions que Sofia Coppola laisse en suspens et retourne poliment à son interlocuteur. Elle n'en est qu'au deuxième film. Pour répondre, elle pense avoir le temps.

Laurent Rigoulet
Télérama n° 2817 - 10 janvier 2004

Filmographie

Court-métrage

Lick the star 1998

Longs-métrages

The virgin suicides 1999
Lost in translation 2003

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°515
Cahiers du Cinéma n°586
Cinéastes n°11
Fiches du Cinéma n°1730/1731
CinéLive n°73, 75

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com